



La vie devant soi

J'ai toujours eu peur de la mort. Je ne suis pas très original, j'en conviens. C'est là sans doute l'angoisse la mieux partagée au sein du genre humain. En fait, ce n'est pas tellement la mort qui m'effraie, que le « mourir », le passage de vie à trépas. J'espère de tout mon cœur que le tunnel sera le plus court possible. Entre la violence de la crise cardiaque et les affres du cancer, je penche volontiers pour la première. Mais même cette voie-là m'effraie.

Je me suis longtemps efforcé de ne pas trop penser à la mort. À défaut de pouvoir l'effacer complètement de mon esprit, j'ai essayé de remettre ma réflexion à plus tard. Mais la Faucheuse sait fort bien se rappeler à nous, revenir sans cesse nous hanter. Parfois, elle frappe de grands coups d'assommoir : un frère emporté dans un accident de la route, un oncle proche victime d'une longue maladie. D'autres fois, elle s'infiltré insidieusement, jusque dans les questions de vos enfants : quand ma fille avait dix ans, elle me demanda un jour comme ça de lui expliquer pourquoi on meurt, si les chats vont au ciel (elle venait de perdre le sien), combien de temps il faut passer « ailleurs » avant de revenir sur terre, et d'autres questions existentielles. Pas facile d'expliquer la mort à une enfant habituée à accumuler des « vies » dans ses jeux vidéo. Ce matin-là, j'ai certainement beaucoup bafouillé, inventé toutes sortes de paraboles et me suis égaré dans mes

circonvolutions. Comme d'habitude, ma fille s'en était rendu compte et, me jugeant inintéressant, elle était repartie vers d'autres aventures. Quand on a dix ans, on n'a pas de temps à perdre. Même si on a la vie devant soi...

Mes angoisses de la mort reflètent bien mon époque. Tous, nous sommes investis dans le présent, le façonnage d'un bonheur immédiat. Oui, nous avons appris que ce qui nous distinguait des animaux, c'était la conscience de l'avenir. Nous savons qu'il y a un lendemain, nous sommes même capables de prévoir, de prendre de la distance par rapport au présent – et à nous-mêmes. Mais, en réalité, nous profitons très peu de cette conscience.

Nous cherchons plutôt à gommer la mort de nos vies. Même le chagrin est mal porté. Quand on perd un être cher, il faut prendre sur soi, faire son « lâcher-prise », taire sa douleur, sinon ça peut devenir vite gênant pour les autres. Bref, la peine est de plus en plus « psychologisée », médicalisée, et la notion de « deuil pathologique » ne cesse de gagner en importance. Cette négation de la mort nous a conduits à raccourcir, parfois même à abandonner les rituels funéraires. Aussitôt les cérémonies terminées, il faut vite se refaire une aura d'invincibilité, se comporter comme si on était éternel.

Pour ma part, j'ai longtemps pensé qu'en vieillissant je m'habituerai pour ainsi dire à la mort, plus exactement à l'idée de la mort. Maintenant je sais qu'il n'en est rien. On n'est jamais prêt à mourir. C'est tout juste si l'on accepte de vieillir. Et l'on n'est jamais assez vieux pour « attendre » la mort. Une épreuve récente me l'a confirmé.



J.-M. VILLENEUVE

L. MÉTHÉ



L'an dernier, j'ai dû accompagner dans la mort une dame très âgée, qui m'était très chère. L'amour vient toujours à bout de nos dernières réticences. Elle était croyante. C'était une femme très engagée dans son milieu et dans la vie. Au fil des ans, nous avons eu ensemble de longues discussions sur une foule de sujets et, inévitablement, sur les questions d'aujourd'hui entourant la mort : suicide assisté, décision de mettre fin aux traitements, etc. Dans le confort de nos vies, nous tombions facilement d'accord sur la nécessité de ne pas prolonger indûment les traitements, au-delà du possible. Nous faisons aisément consensus, en toute logique, sur le libre choix d'une personne d'en finir, quand la médecine ne pouvait plus rien promettre.

Pourtant, jusqu'au dernier moment, même après l'annonce du diagnostic fatal, j'ai vu dans les yeux de mon amie la petite flamme de l'espérance. Bien qu'elle ait accepté la fatalité, bien qu'elle ait eu la certitude de l'existence d'un au-delà, et bien qu'elle ait toujours affiché une rationalité à toute épreuve. Ce jour-là, j'ai compris que l'espoir ne mourrait jamais. La vie, jusqu'au dernier souffle !

Je sais maintenant que la vie ne s'étirole pas au fur et à mesure que l'on vieillit. Le physique, oui, sans aucun doute. Mais la flamme, elle, reste la même. Toujours les émotions, la passion, la soif de connaître, le désir d'aimer et d'être aimé, les rêves, les conneries. Surtout les conneries. Je ne suis plus du tout sûr que la sagesse vient avec les ans.

Maintenant je ne me défile plus. J'ai intégré l'idée que j'allais mourir un jour (je ne suis pas pressé). En fait, je me suis réconcilié avec l'idée. Parce que je sais que, jusqu'à mon dernier souffle, j'aurai toujours la vie devant moi !

Hervé Anctil